

Travail de fin d'études[BR]- Travail de fin d'études: "Entre répression et aide sociale : Le ressenti des agents de police sur le terrain au contact des usagers de drogues dans l'espace public"[BR]- Séminaire d'accompagnement à l'écriture

Auteur : Hobe, Ness

Promoteur(s) : André, Sophie

Faculté : Faculté de Droit, de Science Politique et de Criminologie

Diplôme : Master en criminologie à finalité spécialisée en organisations criminelles et analyse du crime

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/24726>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Est-ce que vous pouvez vous présenter, présenter un peu votre parcours professionnel, votre formation ?

Oui, donc moi c'est Laura Vuylstek, je suis inspecteur ici à la zone de Liège depuis 8 ans bientôt. J'ai commencé, j'ai fait l'école de police en 2016.

J'ai d'abord eu un détachement de 4 mois à l'intervention de Huy. Et puis je suis venue directement ici sur Liège, c'était dans l'attente d'avoir mes résultats en fait. Et de là j'ai fait presque 2 ans au commissariat, au commissariat de droits comme opérationnelle.

Et puis j'ai postulé ici à la TFZ. Au niveau de mon parcours scolaire, donc après mes générales, je suis rentrée à l'université de Liège. J'ai fait un bachelier en psycho et un master en criminologie que j'ai fini en 2011.

Après c'était très compliqué pour trouver du boulot, donc j'ai fait plusieurs années d'intérim, en grande partie dans l'horeca. Et donc voilà, 5 ans après, je me suis décidée, parce que ce n'était pas du tout mon rêve de base, je voulais vraiment travailler dans la criminologie. Donc je me suis dit, tentons quand même la police, ça reste quand même un secteur qui est en lien.

Et finalement voilà, je me suis bien retrouvée et je m'y plais. Je ne dis pas que je terminerai carrière à la police, mais tant que maintenant en tout cas, ça me convient très bien. Voilà pour le parcours.

Du coup, pour aborder le phénomène d'usage de drogue, comment est-ce que vous définiriez le phénomène d'usage de drogue dans l'espace public ?

Alors ici, c'est de manière générale, pas que sur Liège.

C'est principalement la ville qui nous touche, vu que je suis en contact avec la TFZ, mais oui, de manière générale, je pense que c'est à peu près similaire.

L'usage de drogue, je pense que malheureusement, la drogue, quelle qu'elle soit, que ce soit cannabis, héroïne, cocaïne, est de plus en plus accessible. Donc malheureusement, on a de plus en plus de toxicomanes. Ce qu'on fait à nous, en tout cas ici sur Liège et particulièrement à la TFZ, c'est, je vais dire, 90% de notre corps business.

C'est ce qu'on fait de manière journalière. Moi, personnellement, je trouve que ça commence aussi de plus en plus jeune. Au début, quand j'étais à la TFZ, je ne trouvais pas qu'on rencontrait des usagers de 17, 18 ans.

Ici, je trouve qu'il y en a de plus en plus. Et en tout cas, ce n'est pas un phénomène qui diminue. Ça, c'est sûr et certain. Ça ne fait qu'augmenter. C'est vraiment sur Liège une grosse problématique. C'est vrai que nous, en tant que policiers, c'est compliqué pour nous parce qu'on n'a pas d'action.

On a une certaine action. On les contrôle. On essaie d'avoir ce petit volet préventif et de les guider comme on peut.

Mais ce n'est pas notre rôle, je vais dire, de fond. On ne peut pas non plus se permettre tout ce qu'une assistante sociale ou une psychologue ferait. Au quotidien, ce n'est pas évident parce qu'on sait que la problématique est là.

Ce sont des gens qu'on connaît parce que forcément, on rencontre quand même les trois quarts du temps les mêmes. Ils le connaissent, donc voilà. Mais ce n'est pas évident parce qu'on sait qu'il n'y a pas vraiment de...

Nous, on ne sait pas leur apporter une solution. Il y a vraiment un partenariat qui doit être fait. Et je trouve aussi que c'est une décision qui doit venir d'abord d'eux.

Parce que je pense qu'on a beau leur dire, faites-y, faites ça, leur donner les contacts utiles. Si eux n'ont pas le déclic, pour moi, il n'y aura pas le cheminement pour qu'ils arrivent à se sortir de la toxicomanie.

Selon vous, quels sont les principaux impacts de l'usage de drogue que vous remarquez dans l'espace public ? Que ce soit d'un point de vue sanitaire ou social, avec les attitudes, les interactions ?

Oui, sanitaire, oui Liège est une ville très sale, à mon sens. Même quand la salle de consommation ici à côté était encore ouverte, ils ne se gênaient pas pour consommer partout.

Il y en a très peu, je sais qu'il y en a, mais il y en a très peu qui ramassent leur crasse. Même des seringues, on a beau leur dire, il y a des enfants, mais ils ne font pas attention. Donc au niveau sanitaire, je trouve que c'est un gros problème parce qu'ils font ça vraiment partout.

Ça crée quand même un sentiment d'insécurité. Je veux dire, nous, malheureusement, c'est devenu notre quotidien. Voilà, nous, ça ne nous choque plus.

Mais moi, je me rends compte, quand je vais avec des personnes de mon entourage à Liège, qui ne sont pas du tout dans un milieu de sécurité ou de police, en fait, c'est là que je me rends compte que moi, j'ai vraiment, par contre, cette monotonie et cette routine de voir ça et que ça choque encore les gens. Donc je pense vraiment, au niveau sécurité, c'est un gros problème. Ça fait quand même mauvaise image de la ville, je pense.

Moi, on me dit souvent, comment est-ce que tu peux travailler là ? C'est quand même mal fréquenté. Au niveau de l'image de la ville, c'est mauvais.

Oui, comme ça, je ne vois rien d'autre, là, comme ça.

En termes de nuisance au niveau de l'espace public, comment est-ce que vous les définiriez ? Quel type de répercussions ça peut avoir sur les passants, sur les commerçants ?

En tout cas, au niveau des commerçants, on a très souvent des retours forcément négatifs parce qu'il faut savoir qu'une grande majorité des toxicomanes dorment devant des devantures de magasins. Donc si jamais il y a un renforcement ou quoi qui n'est pas fermé par un volet, eux, ils profitent de ça pour avoir quelque chose d'abrité. Donc nous, on est très souvent appelés, par contre, pour les faire partir.

Mais le problème, c'est voilà, si c'est pas un autre, c'est une chaîne sans fin. Je pense qu'au niveau des commerçants, c'est vraiment compliqué. Les interpellations en terrasse aussi, je ne sais pas si on a parlé, mais ça, c'est vraiment un gros souci.

Et ici, au niveau de la zone, on part sur une tolérance zéro. C'est-à-dire que nous, quand on contrôle quelqu'un qui mendie en terrasse, on doit faire un avis à notre OPA. Donc si le commissaire ici n'est pas présent, on passe par le bureau cordier, à l'hôtel de police.

Et logiquement, il y a une tolérance zéro. Maintenant, c'est comme partout. Si on a un samedi, qu'il y a déjà 25 personnes en cellule, il y a des choses plus graves, évidemment, que la mendicité.

Donc là, on lui fait le gros doigt. On refait quand même une fiche ici, au cas où il serait contrôlé deux ou trois fois sur la même journée à faire la même chose. Mais ça ne passera pas, évidemment, avant un vol, des coups de blessure ou autre.

Mais c'est vrai que pour ça, on est fort attentif. Au feu également, aux intersections du feu. Parce que là, c'est dangereux. Autant pour lui que pour les usagers.

Je réfléchis comme ça. Niveau nuisances... Je pense que la nuit, ça peut aussi créer des nuisances. Parce que, voilà, eux, ils ne vivent pas comme nous. Donc ils vont dormir à 3-4 heures du matin. Évidemment, nous, à la TFZ, on fait moins de nuit. Mais j'ai déjà entendu que c'était compliqué dans certaines rues. Parce que ça gueule.

Soit parce qu'ils sont en manque. Ou ils sont en train de se disputer avec leur dealer. Je pense que niveau sonore, ça doit aussi créer un problème. Sanitaire, on en a parlé. Je ne vois rien comme ça.

Les contacts avec la population des usagers sont-ils fortement présents pour vous ? Et de quel type de contacts il s'agit ? Comment ça se déroule en général ?

Nous, par notre service, on a vraiment... Moi, ici, ça fait plus de 5 ans que je suis là. Je pense que j'ai peut-être eu une fois ou deux un problème avec un toxicomane. C'est vraiment très rare.

Je pense que le fait qu'on travaille en civil... Déjà, le contact n'est pas le même. Ils nous connaissent aussi au fil des années. Donc, eux n'ont pas d'intérêt d'être désagréables ou agressifs envers nous. Parce qu'ils savent très bien qu'on fait notre possible aussi pour les aider. Au niveau de la consommation, ils ont très souvent des problèmes de santé.

On n'hésite jamais, avec notre téléphone de service, à contacter l'urgence sociale. Ou le CAS est à Saint Laurent. Ils sont corrects avec nous, on est corrects avec eux aussi.

Et je pense que ça peut un prêté pour un rendu. Donc, c'est vrai que franchement, nous, on n'a pas de gros problèmes. Maintenant, par rapport à ça, je dirais que le contact est bon.

Maintenant, il ne faut pas rêver. On a beau leur donner des conseils et parfois leur dire... Faites-ci, faites-ça.

Je pense qu'à Liège, ils sont quand même très gâtés au niveau des structures. La ville de Liège met quand même beaucoup de choses en place. Que ce soit pour se laver, ils peuvent laver leur linge.

Chaque jour, que ce soit presque tous les jours, midi, soir, il y a des endroits où ils peuvent aller manger. Et voilà, quand ils me disent qu'ils font la mange pour ce qu'ils ont faim, ce n'est pas vrai. Parce que s'ils sont au courant, s'ils se bougent, et qu'ils sont prêts à faire parfois ça avec 10 minutes à pied, il n'y a pas de souci, ils ont à manger.

C'est vraiment le gros problème de la consommation. Il ne faut pas se leurrer. S'ils m'ont dit que c'était pour leur consommation, parce qu'à manger, ils en ont gratuitement.

D'autant plus qu'on va dire que pour moi, trois quarts des SDF touchent du RIS, du CPAS. Donc pour moi, financièrement, ils n'ont pas vraiment besoin d'argent. C'est juste qu'il y a tellement d'argent qui part dans la conso, qu'à un moment donné, ils ont plus ce qu'il faut pour peut-être payer l'ami qui les loge.

Peut-être que ce jour-là, ils n'ont pas eu l'occasion d'aller manger à tel endroit. Oui, ils n'ont pas eu leur sandwich, mais le risque est quand même assez élevé, je trouve. C'est vraiment la consommation qui les tue, en fait.

Parce qu'ils commencent souvent petits, et puis au fil des contacts, et plus ils restent sur Liège. Nous, on a toujours un adage, « Liège, c'est le piège ». Ils le reprennent, parce que des fois, ils nous le disent, même sur le terrain.

C'est drôle, non, ce n'est pas comique, mais c'est vraiment le cas. C'est pour ça que nous, quand on a un nouveau qui débarque, soit de Huy ou de Tournai, des fois, ils viennent vraiment de très loin, de Belgique, parce que ça se dit en prison, « à Liège, c'est bien, il y a beaucoup de choses qui sont mises en place pour les SDF, etc ». Mais nous, on leur dit, ne restez pas ici, parce que des gens arrivent vraiment simplement SDF, c'est un souci, un mauvais parcours de vie, on passe par la prison, on est jeté de chez ses parents.

Je crois que je peux les compter sur une main, ceux qui sont restés SDF sans tomber dans la conso quoi, c'est vraiment lié. Nous, on essaie vraiment de les aider par rapport à ça. Malheureusement, ils ne nous écoutent pas.

Sinon, si on peut résumer, nous, les contacts sont bons. Évidemment, nous, comme on fait un travail d'enquête, je pense que les autres collègues t'en ont parlé aussi, on va dire que souvent, nous, c'est des gens qui nous apportent de l'information en off. Donc voilà, on en a besoin pour nos auditions en client, quand on fait les dossiers de vente de produits stupéfiants.

C'est vrai que, franchement, on a rarement des problèmes, c'est vraiment très rare.

Est-ce que votre posture change selon le type de personnes qui sont en face de vous ? Parfois, justement, des personnes plus jeunes, des récidivistes ? Est-ce que ça a un impact ?

Moi, je dirais, je vais peut-être changer par rapport à l'âge. Et peut-être, je vais être plus...

On va dire plus dans une optique de prévention et je vais peut-être un peu plus m'acharner si je sais que c'est quelqu'un qui vient d'arriver sur l'âge, comme je vous l'ai expliqué, qui est un peu

perdu, qui demande un peu quel service il y a, etc. Je vais vraiment essayer de lui faire comprendre qu'il y a des services, on peut l'aider. Je vais vraiment essayer de mettre le paquet parce que, et ce n'est pas du tout méchant quand je dis ça, mais je veux dire les SDF qu'on côtoie depuis 5 ans, eux, ils connaissent tout.

Et c'est juste qu'en fait, soit... Et ça, j'en suis persuadée, il y a des gens qui se complaisent là-dedans, c'est malheureux à dire, mais au début, je ne le voyais pas comme ça, parce que quand je suis arrivée, j'étais une policière sortant de crimino, j'avais plein d'idéaux, et je m'étais dit, pas qu'on allait tous se sauver, mais je veux dire, je m'étais dit il y a moyen de faire des choses, mais le problème, c'est aussi toutes ces collaborations de police parquet, c'est compliqué, et je ne remets pas du tout la pierre sur le parquet parce que je pense que c'est comme nous, ils n'ont pas les moyens, il y a vraiment beaucoup de choses qui bloquent. Je pense que j'essaie toujours de bien faire mon travail, mais c'est sûr qu'avec quelqu'un que je contrôle tous les jours depuis 4 ans, je ne vais pas être la même qu'avec quelqu'un qui arrive sur Liège.

Et maintenant, ce n'est pas pour ça que s'ils me demandent un service, je veux dire, je vais lui répondre, mais je ne vais pas commencer à lui répéter oui, n'oublie pas, tu peux aller dormir là, parce qu'il les connaît, les structures. Maintenant, l'approche, elle est plus familiale, si je peux dire ça, parce qu'en fait, nous, les trois quarts des tox, on les appelle par leur prénom, eux, non, parce qu'il y a quand même une question de respect, mais eux, ça ne les dérange pas, en fait, eux, ils aiment bien le fait qu'on se tracasse de leur état, qu'on demande comment est-ce que ça va. Parfois, ils nous disent, vous êtes limite la seule personne à qui j'ai parlé aujourd'hui, donc voilà, il y a...

Ce que je pense, les uniformés ne le font pas parce que déjà, ils n'ont pas le temps et la mission n'est pas la même. Je pense que c'est ça qu'ils aiment bien aussi avec nous, c'est que, je ne dis pas que tous les collègues le font, mais il y a quand même aussi ce petit côté, cette sensibilité que chaque personne n'a pas. Et nous, on prend parfois 5 minutes pour demander, si on sait qu'il y en a un qui est monté à l'hôpital, pourquoi, est-ce que ça va mieux ?

Et c'est ça aussi qui crée cette bonne entente parce que ça leur fait plaisir qu'on se tracasse de leur état.

**Adoptez-vous des attitudes particulières lors de la mise en relation avec les usagers ?
Lorsque vous êtes visible de ceux-ci ?**

Non. Le seul truc que j'essaie toujours de faire, c'est niveau sécurité, parce qu'on ne sait quand même jamais. Les trois quarts, ils ont toujours un couteau sur eux.

Ils vivent dans la rue, donc c'est sûr, ils ont ce qu'il faut. Et par rapport aux seringues. Mais sinon, on essaie plus ou moins d'adopter une position professionnelle, même si on est en civil.

Moi, en tout cas, j'essaie de garder une certaine distance de sécurité. Je pense qu'on peut être cordial et avoir un comportement familial sans être à côté de la personne. Et être en mode copain, je pense qu'on reste policier, donc il faut garder cette barrière-là. Mais non.

Comment se déroule la prise de contact avec le public cible ? Dans quelles circonstances est-ce que vous les interpellez ?

Chez nous, ça peut être un peu... Je veux dire, ça peut être très variable, donc soit la personne ne fait rien de base, donc c'est juste un contact.

(Oui, Beinja ?

Oui, c'est parce que là, en fait, tu ne sais pas rentrer par l'accueil, c'est là que je suis en entretien. Je t'ai envoyé un petit message, j'ai fini dans 10 minutes. Non, ben non, ça ne va pas être long, mais c'est pour une future criminologue.

Ça va ? Merci, tantôt ! C'est un collègue qui va dire bonjour, qui est crimino aussi.)

Ben voilà, soit c'est le contact, je veux dire, ce qu'on appelle le contact type SDF, donc là, ben voilà, comment ça va ? Entre guillemets, niveau infractionnel, il n'a rien fait, donc là, c'est juste pour avoir de ses nouvelles.

Évidemment, les trois quarts du temps, ben malheureusement, les contrôles, ils sont en train de consommer, donc, ben là, alors, voilà, nous, on a pris le parti parce qu'on s'est rendu compte que ça les stresse, qu'ils vont se blesser, etc., que s'ils sont en train de consommer, on les laisse finir, surtout s'ils ont une seringues. Parce que, ben voilà, ça ne sert à rien qu'ils pissent le sort. Nous, on fait ça.

Je sais bien que tous les services n'agissent pas comme ça, mais de toute façon, si c'est pour qu'on l'empêche de consommer, qu'on lui retire sa conso et qu'il ait agressé quelqu'un pour la récupérer, je ne vois pas l'intérêt. Voilà, ce sont des consommateurs réguliers tous les jours. Donc, voilà, il faut être logique aussi, à un moment donné.

Ce n'est pas la priorité, là, maintenant. Voilà, sinon, maintenant, on les a aussi dans le cadre d'autres infractions. Ça, c'est plus rare, en tout cas, pour ma part.

Mais forcément, ces gens-là, parfois, volent, voilà, agressent des gens. Moi, en tout cas, pour ma part, ça m'est moins souvent arrivé. Donc, ça, c'est vraiment le contact, je veux dire, de prise de nouvelles, prise de contacts, ou lors de la conso.

OK. Quel est votre ressenti vis-à-vis de la perception que les usagers ont de vous, en général, justement, quand vous avez ce contact avec eux ?

Je pense que, de manière générale, vous voyez, on m'a toujours dit que c'était agréable d'avoir un collègue qui les prend en considération, qui ne les prend pas de haut aussi, puisque c'est vrai qu'on a toujours aussi ce problème de collègues qui les prennent un peu pour de moins que rien par rapport à leur position.

Moi, ça, je n'ai jamais fait, parce que de toute façon, voilà, ce n'est pas à nous de faire ça. Comme chaque personne, chaque personne a sa vie, chaque personne a eu son histoire. Et moi, je ne suis pas là pour ça. Et je n'ai pas à juger, donc je pense que ça, ça leur plaît beaucoup. Donc non, je pense que de manière générale, ça se passe bien et qu'ils apprécient le contact que j'ai avec eux.

Comment est-ce que vous définiriez votre rôle face aux usagers de drogue, vos missions, comment vous vous positionnez vis-à-vis de ça ?

Je pense que j'aimerais bien pouvoir être... Je pense que ça, c'est ma formation avant qui fait ça, mais c'est vrai que moi, le côté uniquement répression, pour moi, avec ces personnes-là, ce n'est pas la bonne solution. Il faut quand même mettre en place d'autres choses.

C'est pour ça que nous... Moi, d'ailleurs, je ne l'ai pas dit, je suis référente dans le groupe de santé mentale ici de la ville de Liège, avec le commissaire et Stéphanie Barsson qui est ici. Donc j'ai une casquette un peu...

Enfin, on va dire en plus... Et qui fait aussi que j'essaie de m'intéresser, justement, quand ils montent à l'hôpital, quand il y a un événement. Il y a eu aussi tout un moment donné où il y avait un SDF qui terrifiait tous les autres parce qu'il leur prenait leur conso, il volait leur sac, etc.

Mais ça, c'est des choses auxquelles je fais peut-être plus attention. Et encore, je ne veux dire que d'autres collègues, parce que moi, j'ai besoin de savoir ça. On essaie alors, on fait des recherches, on essaie de voir.

Voilà, si on nous décrit quelqu'un qui a tatouage ou une balafre, c'est facile de les retrouver. Je vais dire sur peut-être les 150 toxcs ici qu'il y a sur Liège, je dirais récurrents. Mais ici, oui, je pense qu'il faut quand même garder cette casquette. Il n'y a rien à faire. On reste policiers. Donc oui, on n'est pas des copains.

Mais et d'autant plus le service dans lequel on travaille, on a aussi ce volet prévention pour moi qui rentre en compte. Et ce guidage maintenant à petite échelle, parce que, comme je disais, malheureusement, ils ne sont soit pas tous preneurs d'être aidés ou alors, voilà, ils n'en sont pas capables là à l'instant T, parce qu'ils ont besoin de suivi, ils ont besoin de méthadone, ils ont d'abord besoin un petit peu de diminuer leur conso avant de se dire OK, je suis prêt pour rentrer quelque part. Mais ça, voilà, je ne dis pas qu'on ne fait rien.

On essaie quand même de les guider par rapport à ça. On a eu d'ailleurs, ça, je suppose qu'on avait expliqué que Mme Cox a tous les suivis à le toxicomane à certains profils. Voilà donc ça, nous, on avait les infos, donc on les conduisait parfois au parquet, etc.

Mais malheureusement, on ne peut pas faire l'aide possible non plus.

Est-ce que vous y voyez des impacts directs de vos émissions sur les usagers, leurs réactions vis-à-vis de ça ?

Je peux dire ça, je peux dire vraiment clairement que non, malheureusement.

Quelle est du coup votre position vis-à-vis du sentiment d'efficacité en lien avec vos actions ?

Alors ça, c'est une partie, moi, je trouve qui est très frustrante de notre boulot. C'est qu'il faut vraiment venir parce qu'on aime ce qu'on fait et qu'on reste motivé.

Parce que malheureusement, contrairement à ce que je pensais au début, peut-être que sur 100 personnes, on arrivera à en sauver une. Je pense que là, je suis super optimiste. Il faut vraiment se dire, voilà, chaque jour, on essaie de faire de son mieux avec ce qu'on peut, avec ce qu'on a, pardon.

Mais que autant par rapport aux pouvoirs qu'on a, la justice et ce que la personne est prête à mettre en place aussi pour réussir cette sortie de la toxicomanie. Voilà, malheureusement, il y

a tellement de facteurs qui rentrent en jeu que ce n'est pas que nous qui sommes, je veux dire, décideurs de ça. Et donc, oui, je pense que malheureusement, c'est parce que j'aime ce que je fais et que je reste motivé que j'arrive encore à avoir le sourire et tout ça.

Mais je ne peux pas dire que l'efficacité, en tout cas, est celle que j'aimerais avoir par rapport à ces usagers-là.

Est-ce que vous remarquez quand même certaines actions que vous percevez comme plus efficaces au niveau de l'usage du droit, de la problématique de manière générale ?

Non. Franchement, non. Je pense que la seule chose dans laquelle je peux me trouver efficace, c'est quand, comme ce matin, j'appelle l'urgence sociale parce qu'une personne est blessée ou quoi. Au niveau, je veux dire, peut-être santé, voilà, après médical, c'est vrai que là, ils sont contents et je veux dire, nous, on se dit, voilà, on a quand même fait quelque chose pour lui ou pour elle.

Mais par rapport à la toxicomanie, franchement, je ne peux pas dire oui, malheureusement.

Est-ce qu'il y a des situations qui ne présentent pas pour vous les effets que vous attendriez au niveau de vos actions ?

Je peux dire pratiquement, si c'est toujours, forcément, sur la toxicomanie, je peux dire pratiquement toutes.

Voilà, à part, quand de temps en temps, peut-être, j'arrive à éveiller dans les nouveaux arrivants sur l'air, j'ai un petit état de conscience. Mais non, parce que malheureusement, nous, c'est qu'un, allez, je veux dire, c'est qu'un moment dans leur journée et ils nous voient cinq minutes. Donc, peut-être que ça va cogiter une heure et encore.

Mais après, je veux dire, après, c'est parti. Et puis, vous rencontrez Pierre, Paul, Jacques, et puis, voilà, ils commencent à consommer. Et puis, je ne dis pas que sur le moment même, quand je leur dis quelque chose, ils ne se disent pas, oui, c'est vrai, voilà, elle n'a pas tort.

Mais pour moi, ils ont tellement un quotidien et une vie avec une routine qui est à 10 000 lieues de la nôtre. Qu'ils ne sont pas en état d'avoir cet acte de conscience. Donc, je pense que malheureusement, voilà, il ne faut pas perdre espoir. C'est ça que je continue à le faire et je continue mon boulot. Mais il ne faut pas se dire que chaque phrase et chaque mot qu'elle dit est compris et mènera malheureusement à une action.

Du coup, est-ce que vous ressentez des conflits vis-à-vis de vos missions ? Un décalage entre les injonctions qui vous sont assignées et ce qui est pertinent sur terrain ?

De notre direction, alors, du coup ?

Oui, de ce que vous avez demandé de faire par rapport à comment ça se manifeste sur le terrain.

Est-ce que c'est possible ? Des fois, pas. Mais je pense qu'en fait, voilà, on nous assigne des missions. C'est pas qu'elles sont impossibles à faire. Je pense quand même que, voilà, la direction sait ce qu'on arrive à faire et ce qu'on n'arrive pas à faire. Maintenant, la ville, par contre, là, souvent, on nous demande plus des choses.

Je vais pas dire irréalisables, mais on ne peut pas mettre toutes les toxicomanes dans un endroit. Enfin, vous voyez, c'est... Voilà, ça, c'est impossible.

Donc c'est comme partout. On veut une ville qui est belle, on veut une ville qui est propre, qui donne envie de venir. Mais ça, à l'heure actuelle, pour moi, c'est pas possible.

Il y a trop. Et il y a vraiment un manque de... Même si c'est vrai que, je peux pas dire, il y a plein de choses qui se sont mises en place.

Et je suis sûre qu'il va y avoir plein de changements dans les années à venir. Mais enfin voilà, on n'est pas encore à la moitié de ce qu'on pourrait faire. Et moi, pour moi, le gros problème, c'est vraiment... au niveau justice, police, il y a vraiment quelque chose qui doit être fait. Moi, je peux pas comprendre, et ça, vous l'avez sûrement dit aussi, comment est-ce qu'une personne qui est toxicomane, qui monte en prison pour x, y a que raison, un cambriolage, n'importe quoi, parfois sort de prison et met un mois à avoir son premier rendez-vous avec l'assistant de justice ou avec un psychologue ou avec un médecin. Et qu'est-ce qu'il fait pendant ce mois-là ?

Il n'a pas de logement, il n'a sûrement pas encore retouché du RIS. Les trois quarts des tox, la famille ne veut plus les voir, ils n'ont pas d'amis. Forcément que quelqu'un qui a été toxicomane 15 ans, il ne sera pas...

Enfin, je veux dire, c'est impossible. Et la justice est tout à fait d'accord avec nous. C'est juste qu'il manque ces structures et cette mise en place de suivi.

Ou alors, il faut qu'on travaille autrement. Et donc, en fait, il y a une chaîne sans fin. Quand les gens commencent tout doucement à s'en sortir, ben bim, ça retombe, en fait.

Et donc, forcément, quand on sait ça, comment est-ce que ça pourrait bien fonctionner, c'est pas possible.

Ce n'est pas possible. Au niveau des politiques mises en place, qu'est-ce que vous pensez, de manière générale, de l'approche répressive vis-à-vis de l'usage de drogue ? Les avantages, les limites ?

Moi, je vois les toxicomanes comme des personnes malades. Je ne sais pas si tout le monde le voit comme ça.

Alors, on va dire, de manière résumée, qu'on est bien d'accord qu'au départ, il y a peut-être des gens qui ont cherché à consommer, que ce n'est pas toujours une mauvaise rencontre, un parcours de vie qui a fait que. Je pense qu'il y a des gens, entre guillemets, qui sont là où ils sont parce qu'ils n'ont pas non plus fait grand-chose pour avoir une vie correcte. Mais on ne peut pas tout laisser faire.

C'est sûr, il faut quand même un volet répressif. Pour moi, ça doit être vraiment couplé avec du médical et du préventif. Pour moi, les trois, ça ne peut pas être...

On ne parle pas d'un voleur ici. Ça doit vraiment être en lien. Pour moi, on ne peut pas faire autrement.

Et c'est pour ça, ce que j'expliquais en fait avant, c'est pour ça, pour moi, qu'il y a des aussi gros problèmes et qu'on n'arrive pas à les en sortir. C'est qu'il y a vraiment un problème de collaboration avec ces trois partenaires-là.

Et du coup, un peu à l'opposé, comment est-ce que vous vous positionnez par rapport aux approches de réduction des risques ? Justement, notamment tout ce qui est programme d'échange de seringues, salle de consommation de risques.

Moi, personnellement, je trouve que c'est très bien. Et d'ailleurs, je sais que tout le monde n'était pas pour.

Mais nous, en tout cas, par rapport au terrain, on a eu beaucoup de retours où les usagers nous demandaient si ça allait réouvrir la salle de conso, qu'est-ce qu'il en était. Donc voilà, je pense quand même, même s'ils n'y allaient pas tous, on est bien d'accord, mais je pense quand même que eux, ça leur manque. Ils trouvaient ça quand même très utile.

Et l'échange de seringues, moi, je trouve ça super, rien qu'au niveau sanitaire, maladie, etc. Moi, je trouvais que c'était de très bonnes idées qui étaient mises en place.

Et en quelle mesure est-ce que vous trouvez ce type d'approche utile pour la gestion de l'usage de drogue, autant pour vous que pour les toxicomanes ?

Alors, c'est pas ça qui va faire diminuer, on est bien d'accord, qui va faire diminuer autant la toxicomanie que la consommation individuellement, par personne. Mais je pense qu'en tout cas, ça réduisait... Enfin, ça réduit les risques au niveau propagation de maladies.

Il y a quand même quelqu'un qui regarde, il y a quand même un suivi. Et... J'ai l'impression quand même qu'ils consomment un peu moins la vue aux yeux de tout le monde.

Ils l'ont toujours fait, mais je trouve qu'ici, c'est vraiment pire.

Est-ce que vous collaborez avec ces organismes de réduction des risques ?

(Bonjour. Tu t'en vas ? T'abandonnes à Madame ? Je l'envoie à Victor, alors. Ça va. Oui, à demain.)

Est-ce que vous collaborez avec ces organismes de réduction des risques ?

Alors ça, je peux pas... Moi, je re parle dans le cadre de mon... que je dis que je suis référente de groupe de santé mentale, donc ça, c'est une réunion qui a lieu une fois par mois avec la Ville, la Fontaine, le CAS, etc. Là, oui.

Mais si je dois parler de niveau policier, de manière générale, non. Et c'est même un peu fou, parce que la salle de consulté à côté, non. Et on l'a déjà dit plusieurs fois, il n'y avait vraiment pas une bonne collaboration.

Je dis pas qu'il y a des problèmes, mais... Eux étaient vraiment très secrets et très fermés par rapport à ces structures.

Est-ce que la proximité d'une organisation de réduction des risques influence-t-elle les décisions sur terrain lors de la gestion des toxicomanes ?

Pour moi, non. Non.

OK. Est-ce que vous ressentez une opposition entre, justement, l'approche répressive et l'approche réduction des risques ? Et si oui, elle se manifeste comment à vos yeux ?

Une opposition... Entre la réduction des risques et... Et la répression. Par nature, oui.

Maintenant, je pense qu'il y aurait moyen de faire quelque chose pour que tout... Je veux dire, ce goupil, à mon niveau, je vois pas comment, mais je pense qu'il y a vraiment moyen de faire quelque chose. Parce que ça doit être graduel.

On ne saurait pas, d'une personne qui consomme depuis plus de 20 ans, de la faire arrêter du jour au lendemain. On ne saurait pas non plus peut-être la faire entrer en cure en deux jours, parce qu'il n'y a pas de place, parce que... Voilà.

Donc je pense que oui, il faut quand même garder ce côté peut-être plus protectionnel, alors que répressif. Ça, oui. Mais ça doit être graduel.

Mais le gros manque, pour moi, qu'il y a, c'est qu'en fait, on ne sait pas faire le suivi d'une personne de manière individuelle, parce qu'ils sont trop... Moi, c'est comme ça que je le ressors. Et donc, ces personnes-là, si on ne les suit pas, malheureusement, il n'y a personne derrière.

Ils ne vont pas avoir un frère ou une sœur qui va dire, n'oublie pas, tu as rendez-vous à 9h au start, tu as ceci. Des fois, ils nous disent à nous, merde, j'avais rendez-vous à 11h. Alors on peut se dire... Moi, c'est ça que je me disais. Maintenant, je comprends. Au début, je me disais, mais enfin, ils n'ont que ça à penser sur leur journée.

Ces gens-là vont dormir à 5h du matin, se lèvent à midi. Le premier truc qu'ils font en se réveillant, c'est, ah, il faut que j'aie trouvé le dealer pour avoir ma bille. Et puis après, ah mince, j'ai plus assez de sous, il faut que j'aille mendier pour aller chercher ma bille.

Donc en fait, la drogue rythme toute leur journée. Mais c'est vraiment affolant. Parce que moi, au départ, je ne comprenais pas.

Je me dis, mais ils ont accès à des douches gratos. Oui, mais le temps qu'ils vont faire la file et qu'ils vont se baigner, se laver, c'est deux heures où ils ne savent pas mendier pour avoir des sous. En fait, c'est tout...

Mais c'est complètement fou. Tout leur journée, les vrais toxicomanes est rythmé par ça. Ah, il faut trouver Mohamed, le dealer.

Ah oui, donc moi, je dois aller avec truc parce qu'elle me devait 5 euros de la fois passée. Non, c'est... Mais c'est un truc de fou.

Et donc, ben voilà, c'est... Il faut un peu les reprendre comme des enfants. Enfin, c'est triste, mais... Il y en a très peu qui, pour moi, d'eux-mêmes, ont un déclic. Parfois, c'est quand ils

perdent quelqu'un, parce qu'à la rue, ils en ont déjà perdu quelques-uns. Alors là, ça leur fait un truc.

Mais il y en a eu, mais peut-être... Peut-être 10, quoi. Enfin, c'est vraiment très rare.

Et donc, oui, je pense que... Que oui, du coup, il faut vraiment maintenir ce côté plus protectionnel, qu'on n'a peut-être pas encore assez pour le moment, mais qui, comme j'ai dit, à mon avis, au niveau moyen, n'est pas réalisable tout de suite. Mais je pense qu'il y a vraiment quelque chose à mettre en place, mais qui, pour moi, en tout cas, là, à l'heure actuelle, n'est pas, en tout cas, suffisant.

Hum. Du coup, pensez-vous qu'il est possible, avec un cas, de combiner ces deux approches dans votre travail quotidien ?

Oui, je pense, oui. Alors, je pense pas que ça passerait avec tous les profils de collègues, mais en tout cas, la TFZ, je pense que ça fait partie aussi de nos missions. Par définition, le service, voilà, on pourrait le faire. Maintenant, je pense pas que tous les services seraient preneurs, mais je pense qu'en tout cas, chez nous, ce serait quelque chose qui serait possible.

Hum. Est-ce qu'il y a des choses que vous souhaiteriez voir changer au niveau de l'intervention auprès des usagers de drogue ? Si oui, lesquelles ?

Hum. Policiers ou les autres services ?

Euh, bah, vous, principalement, dans le cadre de votre métier, mais, oui, principalement l'aspect policier. Maintenant, ça peut être général sur d'autres aspects.

En tout cas, c'est que je vois pas comment ça fonctionne maintenant, mais je pense qu'on pourrait changer. En tout cas, si je prends que police, hein. Ouais.

Euh... Pfff... Non, non, là, comme ça, je dirais qu'il me vaut la peine.

Si je prends que le côté policier, non, je vois pas.

OK. Et qu'est-ce qui, selon vous, permettrait une bonne collaboration entre les missions de police et celles des programmes de réduction de risque ?

Mais je pense que, déjà, une bonne communication, ça, ça me semble vraiment très important. Donc, évidemment, on se doute bien qu'on ne sait pas, nous, tous, aller à des réunions, etc. Je pense que si, déjà, on avait un chef de secteur ou un chef de commissariat qui pouvait suivre des réunions et avoir, voilà, les informations essentielles et peut-être être alerte à certains types

de profils ou à des personnes qui posent vraiment problème, ça, je pense que ça pourrait être fait.

Je pense que, voilà, la communication, pour moi, c'est le plus important. Euh... Ouais, comme...

Moi, je vois pas d'autres points comme ça. Parce que, pour moi, on est obligés de travailler ensemble. Enfin, un ne saurait pas fonctionner sans l'autre.

Enfin, moi, c'est comme ça que je le vois. Donc, ouais, communication, collaboration entre les deux, ouais.

Est-ce que vous avez d'autres choses à ajouter vis-à-vis de notre entretien ?

Euh... Je pense qu'on a fait le tour. Euh...

Ouais, moi, vraiment, le... Au quotidien, maintenant, ça m'impacte moins parce que, malheureusement, comme toujours, on rentre une certaine routine et que... Et voilà, on se dit, c'est comme ça.

Enfin, c'est comme dans tout métier. Et moi, c'est vraiment... Moi, ce qui me pose vraiment problème, c'est le fait de me dire, je suis là.

Alors, oui, j'apporte peut-être une aide ponctuelle pour, comme j'ai dit, un contact, une aide médicale ou quoi, mais c'est le fait qu'on ne sait pas... On ne sait pas les... On ne sait pas les suivre, on ne sait pas...

Non, c'est pas mon rôle en tant que policier, mais je veux dire, c'est le fait que je n'ai pas quelque chose où je peux dire, ben voilà, monsieur, là, il est vraiment pas bien. Je peux sonner à tel service qu'il va être pris en recherche parce que là, il est prêt. Enfin, il le demande.

Il est majeur, donc il faut qu'il le demande. Et il peut rentrer, là, pour une cure, là, maintenant. Ça, c'est... Parce que, moi, ça m'est déjà arrivé à des gens qui m'ont dit : « écoutez, moi, je ne peux plus. Là, je suis prêt. Mais j'ai téléphoné à telle personne, elle me dit qu'il y a minimum 3 mois d'attente. Moi, je ne peux plus attendre 3 mois. Non, moi, je ne sais pas faire ça ». Voilà, je n'ai pas ce... Voilà, je n'ai pas ce pouvoir. Maintenant, je... Voilà, on n'est pas dans un rêve.

Je me dis bien qu'il n'y a pas des places comme ça. Mais je pense, vraiment, moi, c'est ça qui m'impacte sur mon quotidien, c'est le fait de me dire, ben voilà, il y a peut-être des gens qui à un moment T sont demandeur, mais nous, on ne sait pas y répondre parce qu'il n'y a pas les moyens, il n'y a pas le personnel. Mais, voilà, comment faire autrement ?

Ça, c'est toujours le même problème. Et parfois aussi, ce manque de collaboration, voilà, justice, police, avec tous les services qui existent. Je ne dis pas que...

Il y a des fois, ça fonctionne très bien, mais pas toujours, quoi. Sinon, à part ça, je ne vois pas ce que je pourrais rajouter.

Un grand merci, en tout cas.

De rien. Merci à toi.